

LE VRAI PEUT QUELQUEFOIS
N'ÊTRE PAS VRAI SANS BLAGUE BOIS L'EAU

L'ÉCARTÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

A-FILIATREULT & CIE

EDITEURS-PROPRIETAIRES

FEUILLETON du 'CANARD'

1883 LES ÉCARTÉS

De
Saturnin Farandoul

Dans les 5 ou 6 parties de nos
Livre tous les jours
et même insérées dans
Jules Verne.

TROISIEME PARTIE

A TRAVERS L'AFRIQUE

LES QUATRE REINES

—Les fourmis ! dit-il à Désolant, c'est une invasion de fourmis, nos qui aura mis la rive dans l'état où nous la voyons, une colonne de ces terribles insectes, gros comme des mouches, voraces comme des tigres, émigrant à la recherche d'un nouveau gîte et arrêtée par le fleuve, on aura suivi les rives, dévorant tout sur son passage ; la dévastation s'étend sur une largeur de plus de vingt mètres, les fourmis marchant en rangs épais devaient former une véritable armée ! — Mais que s'est-il passé ? Pourquoi les reines ont-elles abandonné l'hippopotame, retraite sûre ? Pourquoi... Ah ! sans doute, aux prises avec la faim, les guerrières ont vu à côté d'eux leur aros et leurs flèches et se sont élancées à terre ! mais en suite ? Rencontré par l'armée de fourmis noires et dévorées peut-être !

Farandoul en proie à la douleur allait s'élançant à la recherche de malheureux lorsqu'un negro brancho d'arbre près de lui le leva machinalement la tête et tout joyeux il aperçut à quelque distance, dans les basses branches d'un baobab, Niam Niam qui lui faisait de mystérieux signaux.

Et bien ! s'écria notre héros en accourant au baobab que fais-tu là ? Où sont les reines ? — Pas bas ! pas bas ! maître, répondit Niam-Niam toujours aussi mystérieux en ce que les reines sont là, dans l'arbre !... Le cœur de Farandoul, se chargeant d'un grand poids, tressaillit d'angoisse.

—Qu'elles descendent alors ! j'apporte des vivres, reprit Farandoul. — Les reines peuvent pas, maître, gorilles veulent pas laisser partir. Farandoul pâlit, l'envoyé de la Société de géographie arma son fusil. — Oui, maître, ce soir après vous parti et pas revenu, les reines ont voulu chasser, nous sommes descendus à terre, rien trouvé, mais en voulant revenir au bateau, les fourmis passaient, fourmis avaient faim, ont voulu nous manger, nous sauter dans baobab et grimper tout en haut ! Plus de fourmis noires, mais dans baobab, famille de gorilles, grands, forts et méchants, ont pris les reines et les gardent là haut... moi, resté en bas pour prévenir maître !

Niam-Niam avait dit vrai, car une autre branche tomba du haut de



UNE ARMÉE DE FOURMIS EN MARCHÉ. (Voir Feuilleton)

l'arbre, portant un chiffon de papier griffonné par l'une des reines blanches !

« Cher Farandoul, « Situation horrible ! jamais je n'aurais cru ça autrefois quand j'allais me promener au jardin des plantes ! À peine échappées aux fourmis nous tombons entre les mains des hideux gorilles nous gardent à vue épuisées de fatigue, nous croyant en sûreté dans l'arbre, nous nous étions installées sur des branches pour essayer de dormir pendant que Niam-Niam veillait, tout à coup, nous fûmes réveillées en sursaut, des êtres gigantesques nous avaient saisies par la ceinture et sans se soucier de nos cris nous emportaient dans les hauteurs du baobab.

« Ici, dans ce trou de papier, une petite cabane formée de branches et de feuilles, les sont une douzaine et nous les pites. Les nous ont emportés et se contentent maintenant de nous regarder assez respectueusement. Que faire ? jusqu'à présent nous n'avons pas eu à nous plaindre, nous avons trouvé des figes, des cocos, en suffisante quantité, mais quand nous faisons mine de vouloir descendre, ils poussent des grognements de fureur et nous forcent à nous rasseoir.

« Comment nous tirer de là ? « Caroline »

Quelle situation en effet ! les quatre malheureuses reines au pouvoir de gorilles ! Farandoul se souvenait d'avoir entendu souvent raconter, depuis son arrivée en Afrique, des histoires de négresses enlevées par ces

farouches hommes des bois et perdues pour jamais !

Mais Farandoul était de taille à sauter, et sans perdre courage, il se creusa la tête pour trouver un expédient. Attaquer les gorilles de vive force était impraticable, ces monstrueux représentants de la race simiesque étant doués d'une force épouvantable.

La ruse seule restait. — Ah ! se disait Farandoul, si nous étions en Océanie ! j'ai été singe pendant douze ans, je saurais me faire comprendre. Mais ici, en Afrique ! Bah ! qui sait peut-être... oui, c'est le seul moyen !...

Et il communiqua son idée à Désolant, qui parut en ne peut plus surpris de la chose. Cependant l'accent de Farandoul le persuada bientôt, il promit de suivre en tout les instructions de son sauveur. Niam-Niam et Désolant s'installèrent dans les branches d'un baobab voisin pendant que Farandoul, au contraire, grimpa dans celles de l'arbre des gorilles.

Farandoul s'arrêta à moitié route, il avait entendu de rauques grognements de mauvaise humeur dans les hauteurs ; sans paraître intimidé, notre héros se mit à se balancer frénétiquement sur sa branche, comme il avait appris à le faire jadis, et poussa des cris bizarres qui firent dresser les oreilles à Niam Niam et à Désolant.

L'effet fut plus rapide qu'il ne s'y attendait. Deux gorilles traversant le feuillage avec fracas se laissèrent tomber jusqu'à sa branche, et commencèrent avec lui un dialogue étrange, tout en se livrant au même balancement furibond. C'étaient deux supérieurs débauchés de la race des gorilles, hauts de plus de sept pieds, pourvus de bras immenses, vastes de proportions, et couverts de orins rudes et mêlés à faire reculer le perruquier le plus intrépide.

Ces deux gorilles semblaient faire au nouveau venu de nombreuses questions et s'informer du motif de sa visite. Farandoul, heureux de se voir compris, multipliait les témoignages d'amitié. La conversation dura longtemps. — Quelle évidente supériorité des races animales sur la pauvre race humaine ! un malheureux Patagon transporté en Chine ferait bien triste figure, pas un seul mot de son langage ne serait compris des mandarins les plus lettrés et pour lui-même les plus doux mots de la langue chinoise ne seraient que des sons incompréhensibles.

Et voilà que le langage d'une tribu de singes perdue au fond de l'Océanie se trouvait compris des singes d'une race bien différente vivant au centre du continent africain ! Nous livrons ce fait aux méditations des académies ! à elles de rechercher notre langue naturelle, celle que l'homme a dû parler dans son enfance sur cette terre et qui s'est trouvée peu à peu transformée en mille patois différents. C'est à la science de retrouver cette langue naturelle et de nous la rendre !

regardaient de tous leurs yeux les témoignages d'amitié échangés entre leur ami et les horribles singes. Un signe de Farandoul les avait de se tenir sur la réserve ; notre héros assis au milieu des gorilles sur un tas de feuilles, reprenait la conversation interrompue. Les gorilles étaient assez surpris ; ils examinaient Farandoul avec attention, touchaient ses bottes et lui tiraient un peu les cheveux.

Le costume de Farandoul était ce qui les surprenait le plus ; ils ne le prenaient pour un homme, le voyant tout différent des nègres peu vêtus qu'ils entrevoyaient de temps en temps, mais ils s'étonnaient de n'avoir pas encore rencontré d'autre débauché de son espèce. Farandoul nous l'avons dit, avait gardé son costume de chasse aux lions ; les pointes d'acier faisaient l'admiration des gorilles qui les prenaient pour de simples poils. Farandoul, pour courir court aux amitiés qu'on lui faisait, parla de sa laine en quelques mots, les gorilles se précipitèrent vers le garde-manger et se mirent à croquer du baobab, et tous en rond, se mirent à dévorer. Bientôt cependant Farandoul interrompit son repas et se donna un grand coup de poing sur le front ; les gorilles relevèrent la tête.

Farandoul leur indiquait du doigt le groupe des quatre reines et semblait à son tour les interroger. Voyant que les gorilles se grattaient d'un air embarrassé sans répondre, Farandoul s'adressa directement au plus vieux de la bande, gorille obèse et grisonnant, gouverneur obéi de la colonie.

Le vieux gorille parut très-contrarié et tenta d'interrompre le discours de Farandoul par quelques grognements de protestation, notre héros lui imposa silence et se dressant tout à coup, l'apostropha avec vigueur en le montrant du doigt ; les autres semblaient atterrés, les hardis osaient à peine essayer de fléchir la colère de leur hôte par des attentions de la plus suave politesse, en lui passant par exemple des cocos tout épluchés ou bien en lui grattant dans le dos.

Mais leur hôte ne se contentait plus de vérité il leur fit un signe sec et qui pouvait s'interpréter ainsi : « Troubler un repas de bienvenue si bien commencé ? Cela leur faisait de la peine, on le voyait, car les plus sensibles avaient déjà renfoncé une larme sous leur paupière.

Les quatre reines ne comprenaient toujours pas, l'événement les troublait au plus haut point. Que voulait dire tout cela ? l'arrivée de Farandoul, le bon accueil à lui fait, et cette longue conversation soutenue par leur ami dans le langage des gorilles ? Étrange ! Étrange !

Cependant à force d'observer, elles parvinrent à comprendre au moins la pantomime accompagnant les discours. Farandoul parlait ou plutôt criait singe, mais ses gestes étaient compréhensibles pour des humains ; il devint bientôt clair pour elles que leur ami faisait de violents reproches à ses hôtes les gorilles, en agitant fréquemment la main du côté des

regardaient de tous leurs yeux les témoignages d'amitié échangés entre leur ami et les horribles singes. Un signe de Farandoul les avait de se tenir sur la réserve ; notre héros assis au milieu des gorilles sur un tas de feuilles, reprenait la conversation interrompue. Les gorilles étaient assez surpris ; ils examinaient Farandoul avec attention, touchaient ses bottes et lui tiraient un peu les cheveux.

Le costume de Farandoul était ce qui les surprenait le plus ; ils ne le prenaient pour un homme, le voyant tout différent des nègres peu vêtus qu'ils entrevoyaient de temps en temps, mais ils s'étonnaient de n'avoir pas encore rencontré d'autre débauché de son espèce. Farandoul nous l'avons dit, avait gardé son costume de chasse aux lions ; les pointes d'acier faisaient l'admiration des gorilles qui les prenaient pour de simples poils. Farandoul, pour courir court aux amitiés qu'on lui faisait, parla de sa laine en quelques mots, les gorilles se précipitèrent vers le garde-manger et se mirent à croquer du baobab, et tous en rond, se mirent à dévorer. Bientôt cependant Farandoul interrompit son repas et se donna un grand coup de poing sur le front ; les gorilles relevèrent la tête.

Farandoul leur indiquait du doigt le groupe des quatre reines et semblait à son tour les interroger. Voyant que les gorilles se grattaient d'un air embarrassé sans répondre, Farandoul s'adressa directement au plus vieux de la bande, gorille obèse et grisonnant, gouverneur obéi de la colonie.

Le vieux gorille parut très-contrarié et tenta d'interrompre le discours de Farandoul par quelques grognements de protestation, notre héros lui imposa silence et se dressant tout à coup, l'apostropha avec vigueur en le montrant du doigt ; les autres semblaient atterrés, les hardis osaient à peine essayer de fléchir la colère de leur hôte par des attentions de la plus suave politesse, en lui passant par exemple des cocos tout épluchés ou bien en lui grattant dans le dos.

Mais leur hôte ne se contentait plus de vérité il leur fit un signe sec et qui pouvait s'interpréter ainsi : « Troubler un repas de bienvenue si bien commencé ? Cela leur faisait de la peine, on le voyait, car les plus sensibles avaient déjà renfoncé une larme sous leur paupière.

Les quatre reines ne comprenaient toujours pas, l'événement les troublait au plus haut point. Que voulait dire tout cela ? l'arrivée de Farandoul, le bon accueil à lui fait, et cette longue conversation soutenue par leur ami dans le langage des gorilles ? Étrange ! Étrange !

Cependant à force d'observer, elles parvinrent à comprendre au moins la pantomime accompagnant les discours. Farandoul parlait ou plutôt criait singe, mais ses gestes étaient compréhensibles pour des humains ; il devint bientôt clair pour elles que leur ami faisait de violents reproches à ses hôtes les gorilles, en agitant fréquemment la main du côté des

regardaient de tous leurs yeux les témoignages d'amitié échangés entre leur ami et les horribles singes. Un signe de Farandoul les avait de se tenir sur la réserve ; notre héros assis au milieu des gorilles sur un tas de feuilles, reprenait la conversation interrompue. Les gorilles étaient assez surpris ; ils examinaient Farandoul avec attention, touchaient ses bottes et lui tiraient un peu les cheveux.

Le costume de Farandoul était ce qui les surprenait le plus ; ils ne le prenaient pour un homme, le voyant tout différent des nègres peu vêtus qu'ils entrevoyaient de temps en temps, mais ils s'étonnaient de n'avoir pas encore rencontré d'autre débauché de son espèce. Farandoul nous l'avons dit, avait gardé son costume de chasse aux lions ; les pointes d'acier faisaient l'admiration des gorilles qui les prenaient pour de simples poils. Farandoul, pour courir court aux amitiés qu'on lui faisait, parla de sa laine en quelques mots, les gorilles se précipitèrent vers le garde-manger et se mirent à croquer du baobab, et tous en rond, se mirent à dévorer. Bientôt cependant Farandoul interrompit son repas et se donna un grand coup de poing sur le front ; les gorilles relevèrent la tête.

Farandoul leur indiquait du doigt le groupe des quatre reines et semblait à son tour les interroger. Voyant que les gorilles se grattaient d'un air embarrassé sans répondre, Farandoul s'adressa directement au plus vieux de la bande, gorille obèse et grisonnant, gouverneur obéi de la colonie.